

« Jean est happé par le courant »

● Pas un cri »

« Je vois sa lampe filer à toute allure dans l'eau »

Voici la suite du récit exclusif des trois rescapés du gouffre de Foussoubie (Ardèche). Heure par heure, Emile Cheilletz (22 ans), Alain Besacier (24 ans) et Jacques Delacour (18 ans) vous racontent les cinq jours drama-

tiques qu'ils ont vécus sous terre, coupés du monde, dans le froid et la nuit du gouffre.

Ils ont vu, au cours de la remontée tragique vers le jour, deux de leurs camarades, Bernard Raffy (27 ans) et Jean Dupont (21 ans) em-

portés inexorablement par le torrent. Ils ont dû nager sous l'eau glacée d'un lac pour franchir une voûte immergée, remonter des parois à pic, écrasés sous des cascades vertigineuses, pour échapper à la mort.

DANS la conduite forcée où à quelques centimètres les uns des autres, nous essayons désespérément de nous accrocher, Bernard Raffy vient de perdre sa lampe et de tomber à l'eau. Sans corde, nous sommes incapables de lui porter secours. Lui-même ne peut se sortir du tourbillon glacé où il est plongé.

Il y a moins de deux heures que nous avons quitté notre campement et déjà nous sommes des naufragés, sans matériel, presque sans éclairage. Nous luttons farouchement mais avec le plus de calme possible.

» A l'aller, nous avons laissé des cordes au sommet d'une cascade qui se trouve à quelques mètres d'ici. Il faut abso-

lument les récupérer. La cascade déverse des tonnes d'eau qui s'écrasent en tourbillonnant. Emile Cheilletz va essayer de grimper le long de la paroi pour parvenir en haut de la cascade. Ses bottes glissent. Plusieurs fois, il manque tomber. Il faut faire vite, sinon Bernard est perdu. Une lampe en haut de la cascade : Cheilletz est arrivé. Le temps que

nous le rejoignons, de longues minutes s'écoulent.

» Là-haut, tout le matériel que nous avions laissé a été emporté. Plus de cordes. Revenir en arrière ? Aucun de nous n'est capable de franchir en sens inverse les passages que nous venons d'escalader. Là-bas, dans la nuit, Bernard Raffy a déjà été emporté. Notre seule chance, c'est continuer.

Jeannot Dupont démarre

» Nous parvenons à récupérer l'échelle que nous avions placée à l'aller dans la cascade et que les trombes d'eau nous avaient empêché d'utiliser pour la remontée.

» Les vingt mètres suivants s'annoncent effroyables. L'eau s'engouffre et tournoie dans la grande marmite avant de se précipiter dans la cascade. Pas question de remonter le torrent. L'escalade des parois lisses est très risquée. Il n'y a pourtant pas d'autre solu-

tion. Emile Cheilletz va la tenter. Il emporte avec lui une des extrémités de l'échelle que nous avons pu récupérer. S'il réussit à passer, nous tendrons cette échelle au-dessus du passage comme une passerelle.

» C'est fait. Mimile a réussi. L'échelle est tendue horizontalement au milieu du boyau, à 40 centimètres au-dessus de l'eau. Jeannot Dupont démarre. Il s'accroche sous l'échelle par les pieds et par les mains. La tête en bas, comme un singe.»

EMILE CHEILLETZ :

— Je vois sa lampe s'approcher. Il est à 1 m. 50 de moi. Il arrive à l'endroit où l'échelle revient se coller contre la paroi. Ses pieds se décrochent, je vois ses jambes se détendre. Elles approchent de l'eau. Il est happé par le courant. Pas de bruit, pas un cri. Je vois sa lampe filer à toute allure dans l'eau, sauter une première cuvette, puis une deuxième, puis la grande marmite. »

Il ne bougeait plus

Alain BESACIER :

— Jeannot est passé devant moi, entre deux eaux, à toute allure. Sa lampe éclairait son visage. Déjà, il ne bougeait plus. Puis nous l'avons vu, ou plutôt nous avons vu sa lampe, faire le grand saut dans la cascade. Après, plus rien. Le noir.

« C'est au pied de cette cascade que les équipes de secours retrouveront, et laisseront provisoirement jusqu'à la saison sèche, le corps désarticulé de Jeannot. Celui de Ber-

nard Raffy n'a pas été retrouvé.

» En dix minutes, sur moins de 50 mètres, nous avons perdu deux de nos camarades. Paralysés par la chute de Jeannot, Alain et Jacques mettent plusieurs heures à franchir le passage de l'échelle. Nous ne sommes plus que trois. Il faut continuer à tout prix.

» Presque aussitôt, nous trouvons une galerie adjacente sèche. Nous y passerons la nuit de lundi à mardi. Nous enlevons et essorons nos vêtements puis les remettons pour qu'ils séchent un peu à la chaleur du corps. Nous nous couchons les

uns contre les autres en chien de fusil. Celui du milieu est favorisé : il a chaud des deux côtés. Toutes les demi-heures, nous intervertissons les places. Toutes les deux heures, nous vérifions le niveau de l'eau. Mardi 9 heures, la voix de Cheilletz nous tire de notre torpeur : « L'eau a baissé d'au moins un mètre. On y va ! »

» Aussitôt, nous devons nous mettre à l'eau pour remonter le lac Renaud. Pas de difficultés. Sinon que nos lampes ne jettent plus qu'une lueur rouge comparable à celle d'un cigare.

Miracle ! Une cordelette

» L'eau est de nouveau blanche. Elle a perdu sa couleur ocre. Ce qui indique qu'au dehors, la pluie a cessé. La Vire de Joly est avalée sans problème. Vers midi, le bruit du torrent nous indique que la crue se réamorçait. L'eau boueuse fait à nouveau son apparition.

» Miracle ! dans un renfoncement, à l'abri du courant, un énorme tronc d'arbre sur lequel sont posés, vraiment posés, un gilet de sauvetage et 20 mètres de cordelette de nylon très usagée. Nous faisons des nœuds de renfort aux endroits suspects. Mimile qui a perdu son gilet de sauvetage, enfille celui que nous venons de trouver. Quelques minutes plus tard, cordes et gilet lui sauveront la vie.

» La crue se fait sentir. A nouveau, c'est l'angoisse, dans la violence déchaînée des eaux comme la veille.

» Nous parvenons au bas du puits de 16 mètres. C'est un véritable Niagara. Mimile essaie de se glisser entre la paroi et le pied de la chute d'eau, pour attraper l'échelle qui tourbillonne dans la cascade. Des tonnes d'eau le frappent à la nuque. Il échoue. A nouveau : crever là ou tenter l'escalade du puits de 16 mètres le long des parois. Mimile part en tête, la corde autour des reins. A mi-paroi, il trouve une petite terrasse. Il fait monter Jacques et Alain, puis repart.

« Sa lampe éclaire toujours un peu, c'est un miracle. Mimile n'a plus qu'une dizaine de mètres à grimper. Jacques De-

jacour, arc-bouté à une stalactite l'assure comme il peut et fait filer sa corde. »

Emile CHEILLETZ :

— Je me trouvais devant une paroi lisse sillonnée de cannelures, dans lesquelles je coinçais mes poings et le bout de mes bottes. Le passage se terminait, par une cascade pétrifiée formant un surplomb sans prise. J'ai eu peur. Puis j'ai réussi à attraper au-dessus de ce surplomb une prise franche, puis une seconde. J'étais sorti de ce mauvais pas. C'est alors que j'ai senti mes doigts s'ouvrir sans qu'il me soit possible de les refermer. Je me suis senti tomber en arrière. Sans un cri. Sans peur je crois. Je me suis retourné. »

Jacques DELACOUR :

— J'étais donc à dix mètres en dessous d'Emile sur le relais. J'ai vu passer une lampe devant moi, mais je n'ai pas compris, j'étais dans une sorte de torpeur. J'ai senti la corde se tendre violemment. Alors, nous avons compris. Alain et moi avons hurlé, mais Cheilletz ne répondait pas. En-dessous de nous, dans la rivière, on n'apercevait plus sa lampe.

» Nous nous sommes regardés et nous avons dit : « Maintenant, nous ne sommes plus que deux. C'est foutu. »

(Récit recueilli par notre envoyé spécial Michel CROCE-SPINELLI.)

Copyright par « France Soir ». Reproduction même partielle strictement interdite.

Prochain article :

Un homme-grenouille !
C'étaient les bidons de l'espoir

CROCE - SPINELLI Michel

France Soir

(mercredi 12 juin 1963)

p. ? [« Récit exclusif » 2/3]

(Collection ANDRÉ Daniel)

(microfilm BNF)

(Collection FIQUET Jacques)

PREMIER RÉCIT EXCLUSIF DES RESCAPÉS DE FOUSSOUBIE « Jean est happé par le courant • Pas un cri » « Je vois sa lampe filer à toute allure dans l'eau »